

## Place aux livres

---

Numéro 90, été 2007

Aventuriers et aventurières : des Québécois au quatre coins du monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

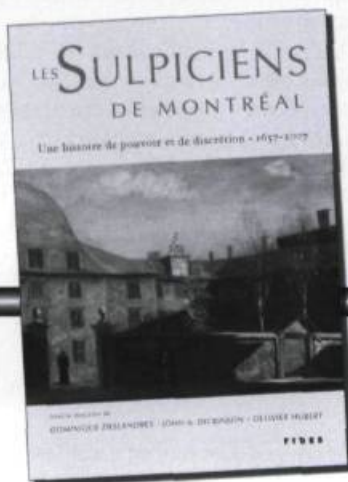
[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (90), 45-51.

Dominique Deslandres, John A. Dickinson, Ollivier Hubert et al. *Les Sulpiciens de Montréal : une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*. Montréal, Fides, 2007, 672 p.



Tant de bouquins ont raconté l'histoire des communautés religieuses d'ici en tombant dans le piège de l'apologie. Les auteurs mentionnent volontiers les bons coups mais gommant trop facilement les errements de ces institutions. Quant aux décisions de leurs supérieurs, elles ne sont pas toujours la réponse à des événements précis ou le résultat de tensions entre différents acteurs. Elles montrent plutôt comment intervient... la divine Providence.

Mais rien de cela n'attend ceux et celles qui consulteront cette histoire des Sulpiciens de Montréal, une œuvre collective d'historiens. Les « Messieurs de Saint-Sulpice » ont certes ouvert leurs riches archives communautaires aux chercheurs mais ils ont évité de « s'immiscer dans l'écriture ou les interprétations ». Même que les quelque 100 membres actuels de la province sulpicienne du Canada auront pris connaissance du contenu du livre en même temps que le public, a assuré l'historienne Dominique Deslandres lors du lancement du livre et des festivités marquant le 350<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée des premiers prêtres de Saint-Sulpice à Montréal.

En 1657, lorsqu'ils s'établissent à Montréal, tout est à bâtir. Mais les quatre sulpiciens ne s'activeront pas à la création d'un séminaire pour la formation des futurs prêtres, une tâche confiée en France aux membres de cette compagnie de prêtres catholiques fondée par Jean-Jacques Olier. Ils seront d'abord missionnaires auprès des Autochtones et pasteurs de Ville-Marie où ils souhaitent participer à l'édification d'une « ville chrétienne ».

Mais voilà que dès 1663, les Sulpiciens deviennent aussi propriétaires et seigneurs de Montréal, ce qui augmente considérablement leurs responsabilités et leur contrôle sur les institutions montréalaises. Deux siècles plus tard, l'abolition du régime seigneurial en fera les administrateurs d'un imposant parc immobilier qui comprendra, au fil des années, le Grand Séminaire de Montréal, l'église Notre-Dame, des institutions d'enseignement, la Bibliothèque Saint-Sulpice. Cet héritage financier sera toutefois mis à mal, au XX<sup>e</sup> siècle, par les spéculations boursières d'un procureur de la communauté.

L'histoire des Sulpiciens est certes marquée du sceau du pouvoir, spirituel et civil, mais baigne aussi dans la discrétion, racontent les auteurs. On connaît trop peu leur influente relation avec l'architecture montréalaise, le mécénat artistique, le chant religieux et la diffusion de la littérature. Ce livre vient heureusement combler, avec rigueur et érudition, cette ignorance.

François Gloutnay

Marie-Andrée Beaudet, Luc Bonenfant et Isabelle Daunais. *Les oubliés du romantisme*. Québec, Nota Bene. 2004, 351 p.

Si la maison d'édition Nota Bene possède un catalogue orienté plutôt vers l'essai sur la culture et la littérature québécoise, elle se démarque ici par un ouvrage collectif essentiellement composé de contributions portant sur l'histoire littéraire française. L'ouvrage traite des « petits romantiques ». La première partie s'intéresse à l'étiologie de l'oubli. Le poème en prose marque un type de genre littéraire novateur qui amène le lecteur romantique à s'interroger sur la notion même de texte. En effet, qu'est-ce qu'un poète si un ouvrier illettré et inculte sait écrire des vers? Différents cas d'auteurs romantiques « oubliés » sont présentés, que ce soit des Canadiens, des Belges (Delmotte), des Français ou des Britanniques (Coleridge). Le collectif regroupe dix-neuf contributeurs français, canadiens (du Nouveau-Brunswick et du Québec) et de la Belgique. Quelques textes évoquent les échanges entre centre et périphérie, entre Belgique et France au XIX<sup>e</sup> siècle, faisant allusion à Charles Nodier dont on connaît l'influence sur

le mouvement folkloriste au Québec. L'ouvrage explore des pans méconnus du romantisme y compris lorsqu'il s'agit d'évoquer la culture canadienne là où on a souvent répété les mêmes choses. Notons des contributions de Pierre Rajotte et de Pierre Popovic.

Jean Nicolas De Surmont

Serge Bouchard. *Les corneilles ne sont pas les épouses des corbeaux*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2005, 270 p. (Coll. Papiers collés)



Oui, c'est lui l'anthropologue qui a emprunté des *Chemins de travers* les dimanches soir d'été. Vestige des humanistes sur le plancher vivant des vaches, il nous livre ici réunis 84 denses et brefs essais qui permettent d'apprivoiser les beautés du monde qui s'offrent à qui sait les percevoir. Parues d'abord dans *Le Devoir*, ces chroniques écrites sur un ton personnel parcourent parmi tant d'autres les thèmes de la nordicité, de nos vieilles peurs de l'Autre, du sport, de l'alimentation, de la mort et des bungalows. Du monumental à l'essentiel, au-delà des kilomètres parcourus depuis sa naissance jusqu'à la consanguinité des souris des bois causée par la déforestation, l'anthropologue se fait poète.

Comme l'homme qui plantait des arbres, il fait germer dans notre répertoire la connaissance du vrai monde, le sens de l'ordinaire, les détails cachés qui ornent la vie. Ses textes offerts un par un permettent de s'ouvrir à une idée générale du pays dans lequel nous vivons.

Nous, mammifères politiques, nous voilà maintenant investis d'Obedjiwan, pays des Attikameks, réserve indienne patentée, de la Chine, cette humanité en résumé, sans omettre Chibougamau. Du Cessna à l'automobile, il parcourt avec maturité les mœurs et coutumes de la civilisation occidentale. Contre l'indifférence des humains, il se soucie de l'au-delà de nulle part, l'Est de Montréal, là où poussent de petites larmes du soleil. Il guerroye contre l'usage de certains mots comme « région » ou « facile ». Il s'épanche sur les couilles du pape, symbole de son admissibilité à l'inafaillibilité. Il conte l'anecdote d'un Hummer noir qui en dit long et gros sur ce que nous devenons. Il démystifie les Zouins-Zouins, une nouvelle tribu de sauvages au Québec. Il souligne le paradoxe où quatre milliards d'humains ne mangent pas à leur faim, pendant que les deux milliards qui restent sont engagés dans une lutte à finir contre les effets pervers des buffets à volonté.

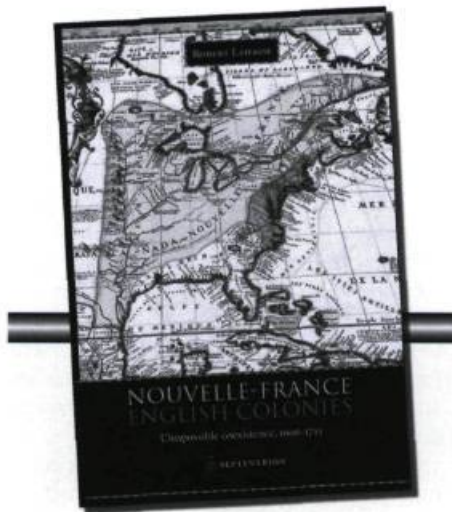
Puisque entre naissance et mort il faut bien s'occuper, Serge Bouchard offre la possibilité de prendre un temps, éloge de la lenteur, de savourer ses mots, ses idées, son regard inspiré du quotidien. L'anthropologue partage son amour des épinettes noires aux secrets des ruelles, des nations amérindiennes à la route avec Jean Narrache en passant par l'univers des bibites qui rehaussent son pare-brise l'été, et nous réalisons à la fin que nous ne sommes vraiment pas sortis du bois. Justice doit lui être rendue, c'est le genre de livre qu'il faut avoir lu, pour pouvoir s'offrir le plaisir de le relire!

Pascal Huot



Robert Lahaise. *Nouvelle-France. English Colonies*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2006, 298 p.

Depuis les ouvrages rédigés par les Lionel Groulx et Guy Frégault, il n'y en a pas eu de plus intéressants et de mieux conçus que *La Nouvelle-France* de Robert Lahaise. En effet, couvrant, en cinq chapitres, le Régime français de 1606 à 1713, Lahaise effectue une synthèse remarquable de cette période où l'on voit les Français, les Acadiens et les Canadiens gérer et occuper un territoire immense depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique et simultanément tenir tête à la fois aux Autochtones et aux Anglo-Hollandais.



Les règles administratives de ce territoire imposées par Versailles, avec le recul du temps, défient tout sens commun. Lahaise démontre comment ce territoire est littéralement saigné de ses richesses (les fourrures, par exemple) afin d'entretenir les coûteuses guerres de la France en Europe.

Les Canadiens dont les racines sont indéniablement d'ici doivent déployer des trésors d'imagination et de diplomatie pour que cette jeune colonie puisse survivre.

Le tout est décrit dans une langue savoureuse avec l'humour subtil de l'auteur, sans négliger pour autant cette culture historique et littéraire dont regorgent chaque page, chaque paragraphe et chaque chapitre.

La méthodologie est impeccable; la chronologie est soignée et précise; sur toutes les cartes, claires et efficaces, on retrouve à la fois les noms français et anglais.

Certains chapitres sont si ingénieusement construits, qu'à eux seuls ils pourraient faire l'objet d'un ouvrage (sur Louis de Buade comte de Frontenac, sur Pierre Le Moyne d'Iberville, sur l'Iroquoisie) bref, rien n'est laissé au hasard. Lahaise sait débusquer avec un art absolu tous les travers de l'administration française à l'égard du Canada. L'auteur nous fait découvrir que l'Acadie fut traitée d'une manière cavalière de la part de Versailles.

Toutes les preuves de son argumentation sont fondées sur une documentation exceptionnelle.

Il faut reconnaître derechef que l'éditeur Denis Vaugois a eu la main heureuse de faire paraître un texte qui jette un éclairage tout neuf sur cette

période assez galvaudée par les écrits des « patriotards » (sic).

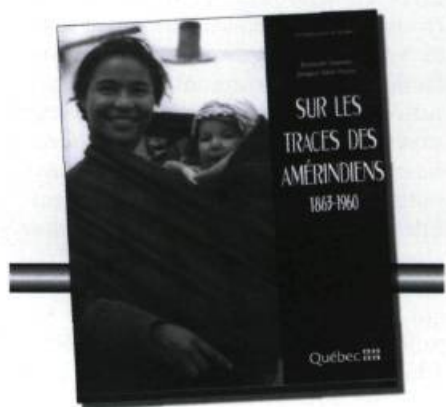
Enfin, un tel ouvrage devrait clouer le bec de ces catins patentées et ignorantes, tirées des boîtes à surprise des officines politiciennes et palabrantes sur les « deux solitudes ».

Le titre *Nouvelle-France. English Colonies* est éclairé avec justesse par le sous-titre « L'impossible coexistence, 1606-1713 ». Cet ouvrage confirme sans l'ombre d'un doute les propos de Reed Scowen, cités par l'historien – *These two societies do not fit well together* » (p. 273).

Réginald Hamel



Jeannine Laurent et Jacques Saint-Pierre. *Sur les traces des Amérindiens. 1863-1960*. Québec, Publications du Québec, 2005, 207 p. (Coll. Aux limites de la mémoire).



Les fonds ethnologiques et photographiques consacrés aux Autochtones du Québec sont à la fois riches et méconnus dans les archives de plusieurs institutions québécoises. Ce patrimoine visuel réuni ici permettra sans doute aux Autochtones de raconter eux-mêmes une partie de leur propre histoire collective et de reconnaître leurs racines, leurs ancêtres, leurs modes de vie ancestraux. Dans cet ouvrage de la collection Aux limites de la mémoire, les historiens Jeannine Laurent et Jacques Saint-Pierre ont réussi à rassembler plus de 150 images représentatives de la diversité des nations amérindiennes : Hurons-Wendats, Iroquois, Algonquins, Attikameks, Innus, et plusieurs autres. Les scènes offertes insistent sur les traditions : la chasse et la pêche, l'artisanat, la famille, les modes de vie. On y trouve à la fois

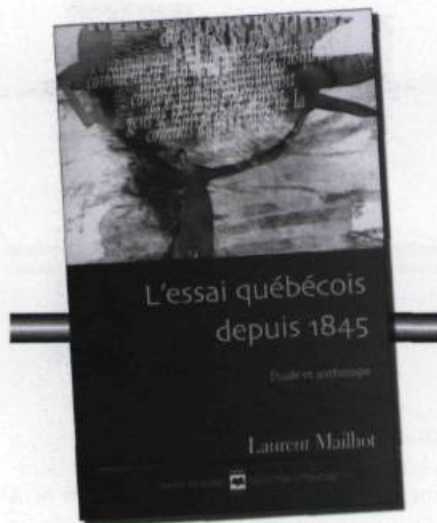
les images traditionnelles comme les tentes et les canots, mais aussi des portraits officiels en costumes de chasse ou d'apparat. Certains critiques dédaigneux pourraient peut-être questionner la spontanéité de ces photographies ou leur reprocher leur caractère parfois « folklorique », mais ce sont dans plusieurs cas les uniques témoignages visuels datant d'avant le XX<sup>e</sup> siècle : il reste aux historiens le choix de les montrer sans les juger ou de ne rien montrer sur ce sujet. Par ailleurs, la photographie de la couverture présentant une adolescente souriante qui tient son enfant dans ses bras date pourtant des années 1940. Elle témoigne d'une certaine joie de vivre qui contredirait sans doute certaines idées reçues à propos des Autochtones. À mes yeux, *Sur les traces des Amérindiens* est un ouvrage décisif et unique pour s'initier à la vie des Autochtones québécois d'autrefois. Ne serait-ce que pour montrer l'Autochtone tel que vu à diverses époques par des photographes québécois.

On a en outre tiré de cette collection à succès plusieurs produits dérivés : calendriers, agendas, deux coffrets de trois titres chacun et même une adaptation en anglais réunissant des extraits de plusieurs tomes antérieurs, ayant pour titre *Québec, 1850-1950*, sous la direction de Lionel Koffler (Richmond Hill, Firefly Books, 2005).

Yves Laberge

Laurent Mailhot. *L'essai québécois depuis 1845*. Montréal, HMH, (Coll. Cahiers du Québec. Littérature), 2005, 357 p.

Le recueil de fragments d'essais compilés par le critique et historien de la littérature Laurent Mailhot ne doit pas être qualifié d'« incomplet », comme l'auteur s'en défend lui-même d'emblée dans sa longue introduction, mais plutôt de « ciblé ». En effet, il s'agit d'essais littéraires et sociopolitiques de vulgarisation qui se lisent aisément et qui touchent un plus grand public que l'édition savante sans toutefois s'adresser à Monsieur et madame Tout-le-monde. Ainsi, Léon Gérin et Guy Rocher n'y trouvent pas leur place. Fernand Dumont est à peine cité dans l'introduction, lui dont la production dépasse largement celle de plusieurs auteurs dont on parle. Claude

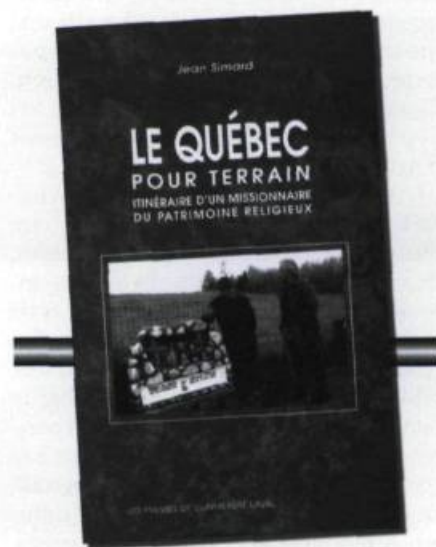


Filteau, dont l'essai *Poétique de la modernité* très savant et d'une qualité de loin supérieure à d'autres essais littéraires publiés au Québec n'est signalé qu'une fois en introduction. Alexis Klimov et Marc Chabot, Yvan Lamonde et Maurice Lemire n'y ont pas leur place non plus. En somme, l'anthologie de Mailhot ne s'intéresse qu'à une frange particulière de l'essai. Il ne touche pas à l'essai d'érudition, ni à celui des spécialistes comme Marius Barbeau et Pierre Dansereau ou d'universitaires plus généralistes comme Maurice Lebel, le critique littéraire Camille Roy ou l'historien Lionel Groulx. Il est aussi à signaler que des 47 auteurs qui figurent dans l'anthologie, quatorze sont nés entre 1940 et 1949, ce qui témoigne de l'importance accordée aux baby-boomers. Une seule auteure est née après 1960, Isabelle Daunais. Pierre Vadeboncoeur prend place parmi les essayistes qui retiennent le plus l'attention. Puis signalons Étienne Parent et Hector Fabre pour le XIX<sup>e</sup> siècle. André Laurendeau, Jacques Ferron, André Belleau, Paul Chamberland et Victor-Lévy Beaulieu font également partie de l'anthologie. L'auteur souligne avec raison que si on exclut son anthologie coécrite avec Benoît Melançon (*Essais québécois, 1837-1983, Anthologie littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1984) et le collectif de la collection des Archives des lettres canadiennes paru l'année suivante sous la direction de Paul Wyczynski, François Galays et Sylvain Simard, peu de monographies portent sur les essayistes québécois. Là encore, il oublie les quelques essais d'Yvan Lamonde sur l'histoire de la philosophie et d'Anne Caumartin et Martine-Emmanuelle Lapointe sur l'essai québécois

après 1980. Chaque entrée est accompagnée d'une biographie, d'une bibliographie sélective, d'une série d'études sur l'auteur et de quelques extraits. L'ouvrage est présenté sous une forme qui rendra plus facile l'enseignement de l'essai dans les universités comme Gilles Dorion de l'Université Laval s'est employé à le faire pendant plusieurs années.

Jean Nicolas De Surmont

Jean Simard. *Le Québec pour terrain. Itinéraire d'un missionnaire du patrimoine religieux*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 242 p. (Coll. Les Archives de folklore, 28)



Défenseur connu et reconnu du patrimoine religieux, Jean Simard, universitaire de terrain, a fait sa croisade de ce grand héritage pieux cédé aux Québécois par l'histoire. Afin d'effectuer le bilan des réalités du présent dans les traces du passé, l'investigation de l'ethnologue a touché tant le patrimoine religieux bâti, les objets de culte, les manifestations de la foi populaire que les savoirs et le savoir-faire des porteurs de traditions.

Ce recueil, qui rassemble des articles de recherche et divers textes écrits pour la radio, le film documentaire et les musées, retrace l'itinéraire d'une dévotion afin d'archiver la mémoire collective d'un peuple dont la religion est enracinée dans la parole et les gestes d'un vécu quotidien. Arpentant le Québec, l'auteur dresse un inventaire des croix de chemin, côtoie les grands lieux de pèlerinage, observe les us et coutumes

issus de la liturgie populaire et examine les objets religieux du quotidien. Ne se limitant pas au catholicisme, il étudie la minorisation historique des francophones de foi protestante en soulevant deux cas, celui de Saint-Damase-de-L'Islet et Girardville, dans la région du Lac-Saint-Jean. Il explore aussi l'histoire de vie de la communauté anglicane de Springbrook où l'on constate l'existence d'une très forte consanguinité. Puis, il analyse les similitudes entre le Québec et le Mexique ainsi que la relation entre l'Église et les artistes. Il inventorie le patrimoine immatériel des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, il nous dit pourquoi Nicolet a été choisi pour établir un musée des religions et il réfléchit sur l'avenir du patrimoine religieux pour trouver des solutions à sa protection et à sa mise en valeur, afin de le faire renaître et survivre. Le livre s'achève sur une incursion dans le champ de l'art populaire pour en avancer une définition. L'auteur se demande aussi s'il y a un art populaire spécifique aux francophones d'Amérique.

Comme il se doit, dans le dynamisme de ce type de publication, le livre foisonne de citations, de photographies, de cartes et de tableaux. Évidemment, les sources originales de chaque écrit sont signalées, ce qui rend d'autant plus navrant d'y constater l'omission d'une bibliographie en fin de volume. Par la publication de son livre, Jean Simard remplit son rôle de chercheur qui redonne à sa communauté d'étude son travail de terrain ethnographique. Il permet ainsi de diffuser sa réflexion, et celle de ses collègues, sur ce patrimoine identitaire, matériel et immatériel menacé et qu'il faut de toute urgence prendre en considération pour en assurer la survivance dans un futur immédiat.

Pascal Huot



Anne-Marie Sicotte. *Quartiers ouvriers d'autrefois 1850-1950*. Québec, Les Publications du Québec, 2004, 197 p. (Coll. Aux limites de la mémoire).

Ce onzième livre de la collection Aux limites de la mémoire touche particulièrement l'histoire urbaine, en présentant les usines – et bien souvent de ce fait –, les quartiers pauvres de Montréal, Québec et Sherbrooke. Près de 200 photographies en noir et blanc servent de base à cet ou-



vrage; plusieurs datent du XIX<sup>e</sup> siècle. Le choix des photographies est particulièrement adéquat et surprenant, car on peut découvrir des lieux et des sites disparus depuis longtemps : la Brasserie Boswell de Québec (p. 9), la « côte de la Négresse » à Québec (rebaptisée côte Badelard, devenue piétonne) (p. 101), mais aussi l'ancien quartier Griffintown entourant le canal Lachine à Montréal, où passe aujourd'hui l'autoroute Bonaventure (p. 172). Plusieurs images permettent de voir les tramways de Montréal (p. 48-49), de Sherbrooke (p. 99) et de Québec (p. 137). Cette volonté de montrer la vie ouvrière, soit l'autre versant du capitalisme, permet de découvrir des quartiers méconnus : Saint-Sauveur (p. 102), Limoilou (p. 100) et Saint-Roch à Québec (p. 91, 108), Sainte-Cunégonde et Hochelaga à Montréal (p. 104, 114), à Sherbrooke (p. 112, 121). Plusieurs photographies témoignent même des inondations ayant eu lieu à Sherbrooke et à Montréal au début du XX<sup>e</sup> siècle (p. 6, 19, 110, et 90).

Au-delà du pittoresque qu'elle évite avec soin, Anne-Marie Sicotte ne manque pas de témoigner des conditions de travail pénibles des ouvriers d'autrefois : atmosphère surchauffée des usines, air vicié, risques d'incendie (p. 66, 67, 145). Le lecteur pourra facilement distinguer deux types de photographies : les clichés officiels où les ouvriers posent fièrement devant leurs machines (p. 56, 65, 80) et, par ailleurs, les images plus spontanées saisies sur le vif (p. 84, 112). À ce jour, l'ouvrage *Quartiers ouvriers d'autrefois* me semble l'un des plus réussis de cette collection, car le texte parvient pleinement à donner un sens à un ensemble de photographies très différentes, mais d'une grande richesse ethnologique.

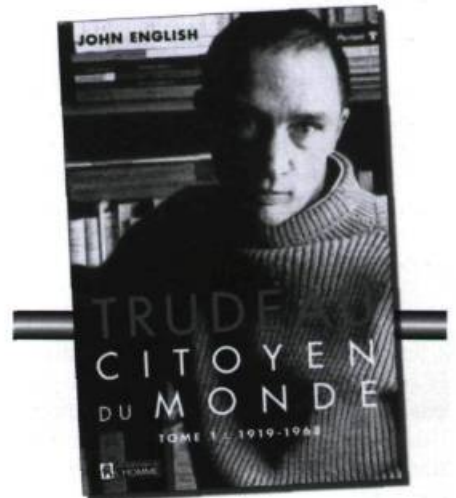
Yves Laberge



John English. *Trudeau, citoyen du monde*, tome I : 1919-1968. Montréal, Éditions de l'Homme, 2006, 544 p.

Professeur d'histoire et de sciences politiques à l'Université de Waterloo, John English a eu le privilège de consulter une documentation exceptionnelle (dont le journal et la correspondance intimes de Pierre Elliott Trudeau, et même ses notes de frais chez le psychiatre). Son ouvrage se démarquera longtemps de tout ce qu'on a écrit sur le même sujet jusqu'à maintenant.

Ce premier tome porte sur Trudeau avant 1968. English nous montre un personnage qui, à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale, épousait la cause d'un État catholique français et indépendant; il « était même séparatiste, voire radical ». Membre de la « cellule révolutionnaire secrète » appelée « Les Frères-Chasseurs », il participe à des manifestations qui prennent des airs antisémites. Lors de la campagne électorale pour Jean Drapeau dans Outremont, il prononce un discours carrément xénophobe et la lettre qu'il écrit pour expliquer la défaite de son candidat n'est pas très loin des propos de Jacques Parizeau, en 1995. Dans ses mémoires, Trudeau se décrivait pourtant comme un antinationaliste de toujours. English estime que ces propos « relèvent, au mieux, de l'hypocrisie »...



Pierre Trudeau est né avec une cuillère d'argent dans la bouche. Doué et discipliné, il obtient des notes brillantes au collège et à l'université. Il étudie ensuite à Harvard, Paris et Londres. Comme l'explique John English, il passe alors d'un « nationalisme conservateur catholique centré sur le Québec au cosmopolitisme de gauche ».

Si cette évolution politique est assez claire, on ne voit pas toujours cependant comment se traduit dans l'action « le plan qu'il avait conçu à la fin des années trente » (p. 415), et qui devait le mener aux plus hautes sphères de la vie publique. Trudeau avait tout pour lui mais sa vie professionnelle est faite de « *sidelines* » qui lui permettent de partir à l'aventure quand ça lui chante. Il s'acharne à appuyer ou à créer des groupuscules qui n'ont aucun avenir politique immédiat. Il ne fait rien pour s'approcher des libéraux de Jean Lesage (qui le lui rendent bien...). C'est finalement parce que son ami Jean Marchand ne veut pas partir seul à Ottawa qu'il adhère à un parti qu'il méprise. Le même Marchand enguirlanderait ensuite Trudeau qui a refusé de devenir secrétaire parlementaire du premier ministre et il devra conjuguer son pouvoir de persuasion à celui de Gérard Pelletier pour convaincre Trudeau de se présenter à la direction du parti. Pour un homme qui, d'après Pelletier, aurait « passé sa vie à se préparer pour la carrière politique » (p. 437), n'est-ce pas déroutant?

Dans l'avant-propos de son livre intitulé *Le fédéralisme et la société canadienne-française* et publié au début de 1968, Trudeau écrit : « Il ne faut pas chercher d'autre constante à ma pensée que celle de s'opposer aux idées reçues »; et plus loin : « Mon action politique, ou ma pensée, pour peu que j'en ai eue, s'exprime en deux mots : faire contrepoids ». Bref, Trudeau n'avait aucun plan. En politique, il avait un « esprit de contradiction » : nationaliste, quand la majorité était fédéraliste; pro-URSS, Chine et Cuba, quand c'était exotique; fédéraliste, quand le Québec est passé au nationalisme, etc. Comme dans le reste de sa vie, il avait le loisir de se permettre toutes les fantaisies.

Son cheminement, écrit English, « rendit perplexes ses amis les plus intimes, de même que ceux qui tentaient d'étudier sa carrière avec objectivité » (p. 242). On les comprend!

**Gaston Deschênes**



*Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XV de 1921 à 1930, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 1 392 p.

Le volume XV est le troisième de la série du *Dictionnaire biographique du Canada* (dorénavant DBC) qui traite du XX<sup>e</sup> siècle. Travail de synthèse bilingue, le DBC paraît régulièrement depuis 1966. Le volume XV a ceci de particulier qu'il contient un hommage à l'historien Jean Hamelin, ancien professeur à l'Université Laval, où est réalisé le DBC, et directeur-adjoint du DBC, décédé en 1998. Ces dernières années ont aussi marqué la création d'une version électronique du DBC, envoyée d'abord à des institutions scolaires du Canada et du monde entier, et puis la mise en ligne des quatorze premiers volumes par l'intermédiaire de Bibliothèque et Archives Canada. 446 auteurs se sont partagé la rédaction de 619 biographies. On doit reconnaître au DBC sa facilité de consultation. En effet, les biographies sont précédées de la nomenclature des personnages. Une notice d'emploi relativement courte explique les règles communes aux projets dictionnaires (citations, renvois, terminologie, bibliographie). Après la présentation des biographies figurent les sigles, la bibliographie générale, c'est-à-dire les fonds



d'archives consultés, les sources imprimées, ouvrages de référence, études et périodiques, la liste des collaborateurs, et celle des personnages, regroupés selon leurs occupations et selon leur répartition géographique. Ainsi, on peut découvrir si l'on scrute leurs lieux de naissance qu'il y a plus de personnages classés sous la rubrique États-Unis que sous celles du Manitoba, du Nunavut, de l'Alberta, de la Colombie-Britannique, des Territoires du Nord-Ouest et de la Saskatchewan réunies. Plusieurs personnages ont vécu à Québec : 40 y sont nés; 57 y ont mené des activités. Enfin, un index onomastique couvrant plus de 80 pages clôture l'ouvrage. Parmi les célébrités, nommons l'inventeur Alexander Graham Bell qui fait l'objet d'une longue biographie, Emma Lajeunesse, dite Albani, John A. Macdonald, Lomer Gouin, James Wilson Morrice, etc. Si l'on considère le temps de production de ce volume, on peut attendre le prochain vers 2010.

**Jean Nicolas De Surmont**

www.capauxdiamants.org

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

Tél. : (418) 656-5040 • Téléc. : (418) 656-7282 • revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

## Un autre beau livre d'art aux Presses de l'Université Laval

Au Québec, s'il est normal que de beaux livres d'art soient produits par nos musées, la préparation de grandes expositions étant l'occasion de confier à leurs conservateurs, à des historiens de l'art et à des commissaires choisis la réalisation de catalogues qui, en outre, sauront profiter de l'appui financier de généreux commanditaires, il est plus rare que des éditeurs prennent eux-mêmes l'initiative de promouvoir l'œuvre de nos artistes dans des ouvrages de qualité comparable.

Le marché du livre d'art s'avérant fort restreint dans le contexte démographique québécois et les coûts de production très élevés dans ce genre de production, très peu d'éditeurs se sont risqués en ce créneau et, de ceux qui l'ont fait, on comprendra les abandons. Pourtant, vient encore de paraître aux Presses de l'Université Laval une superbe réalisation, *André Biéler. Un artiste et son époque*, qui fait suite à deux autres produits grand format offerts en librairie ces dernières années : *Marcel Baril. Figure énigmatique de l'art québécois* (automne 2002) et *Rodolphe Duguay. Pour une mystique du paysage* (automne 2004).

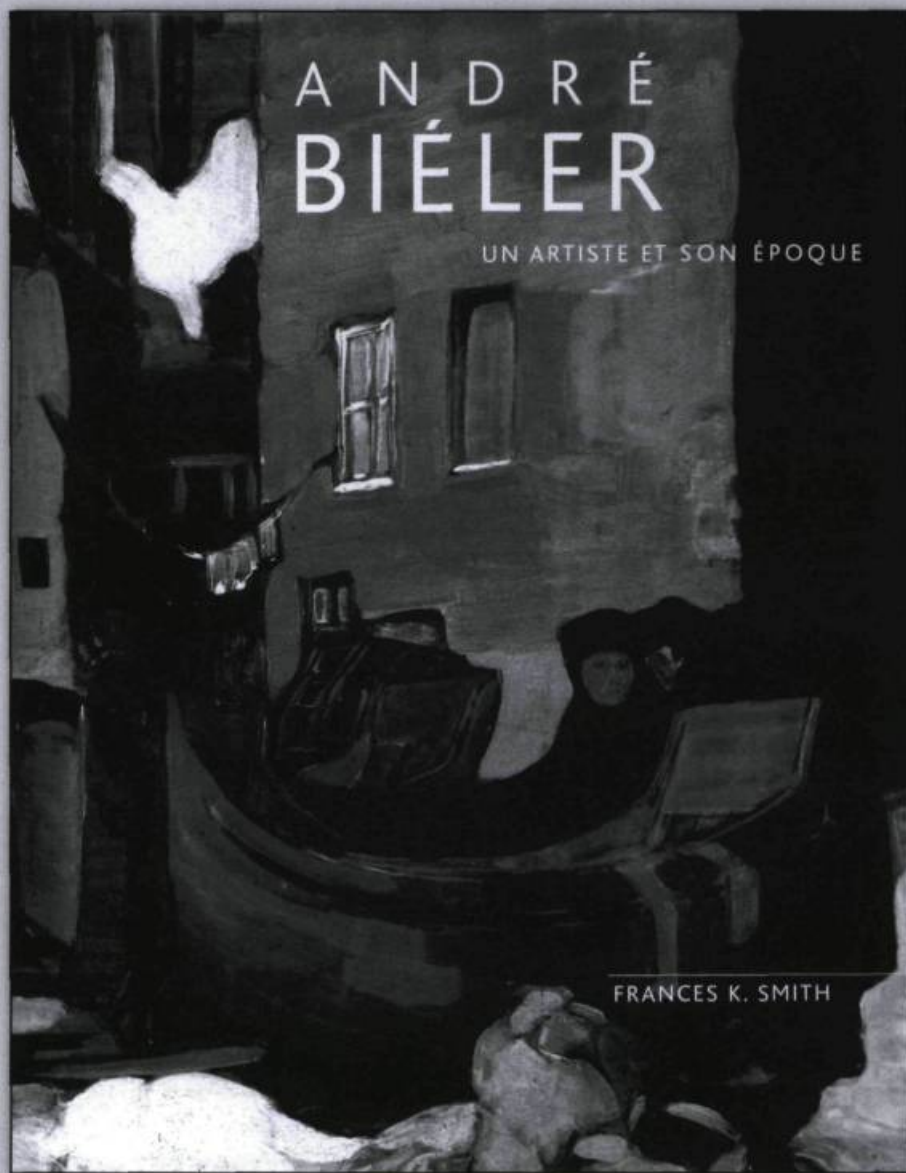
Comme les précédents, l'ouvrage, abondamment illustré, se présente sous couverture rigide avec jaquette. Et cette fois, en plus, on peut se le procurer dans les versions française ou anglaise. Il est vrai que l'auteure, Frances K. Smith, Ontarienne et ami de l'artiste, avait déjà réalisé la monographie *André Biéler. An Artist's Life and Time* en 1980, neuf ans avant le décès de Biéler à Kingston à l'âge de 93 ans. C'est à partir de cet essai, dont nous devons la traduction à Rachel Martinez (lauréate aux Prix littéraires du Gouverneur général en 2005 pour une autre traduction), que la double édition a pu voir le jour sous nouvelle présentation et être servie par une équipe de production élargie.

Aux PUL, l'ensemble du projet, sous la direction de Léo Jacques et la coordination de Jocelyne Naud, était confié à Philippe Baylaucq, petit-fils d'André Biéler, pour la conception et direction de la nouvelle présentation. Incidemment, c'est ce même Philippe Baylaucq qui avait participé à

titre de coauteur à l'album sur Marcel Baril pour lequel il avait réalisé un beau film documentaire, *Mystère B*. De Baylaucq, cinéaste, le grand-père Biéler fut lui-même l'objet d'une attention particulière. Et le DVD du film paru en 2000, *Les Couleurs du sang - The Art of Time*, est inclus dans l'album Biéler. Ce qui ajoute d'autant à l'intérêt et la beauté de l'ouvrage. Mais

pas de beaux livres, bien sûr, sans le souci de la présentation graphique : à Marie-Eve Nadeau de M.E.N. Design de Montréal - pour le design et l'infographie - fut associée, à Paris, Nathalie Baylaucq de Baylaucq & Co. On remarquera la signature d'un autre membre de la famille dans la réalisation de l'œuvre, Ted Biéler, fils d'André, ayant rédigé l'épilogue.

À ces riches talents familiaux, se sont adjoints les noms plus connus chez nous de John Porter et David Karel. En acceptant de signer la préface, le directeur du Musée national des beaux-arts du Québec apporte une caution habituellement réservée aux catalogues de son institution. Il est vrai que le MNBAQ avait déjà présenté deux expositions sur l'artiste : *André Biéler et le Québec rural* en 1990,



Frances K. Smith. *André Biéler. Un artiste et son époque*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 392 p.

et André Biéler. Dessinateur et graveur en 2003. Mais, pour John Porter, c'était aussi une façon de montrer son appréciation pour « la réalisation d'un fort beau livre, témoin d'une indéniable maturité en matière d'édition d'art », lui qui s'était déjà félicité d'une publication en coédition MNBAQ / PUL avec le catalogue d'une exposition toute récente, *Edmond-Joseph Massicotte, illustrateur*.

L'occasion est trop belle ici – on nous permettra cette parenthèse – pour soumettre une doléance souvent entendue de la part d'amateurs d'art, déplorant le fait qu'on ne puisse trouver dans la boutique de certains musées que leurs catalogues maison comme seuls livres d'art. Au service de l'art et des artistes, ne conviendrait-il pas que puisse être offert un choix de publications venues d'ailleurs, du moins parmi celles qui célèbrent des artistes dont des œuvres sont exposées en permanence dans les salles du musée ou qui font partie notable de ses collections?

Mais revenons à notre propos. Quant à Karel donc, historien de l'art à l'Université Laval, auquel on a confié l'introduction du livre, on ne pouvait trouver meilleure analyse en complément de l'étude de Frances K. Smith pour souligner le rôle méconnu de la carrière de Biéler et affirmer l'importance de l'artiste dans l'histoire de l'art au pays. David Karel était déjà l'auteur aux Presses de l'Université Laval d'un bel et remarquable essai, *André Biéler ou le choc des cultures* (2003) (dont, sous la plume de Pascal Huot, il faut lire la recension faite dans *Cap-aux-Diamants*, n° 79, automne 2004, p. 61, et qui, pour le fond, pourrait s'appliquer à l'ouvrage d'aujourd'hui). Dans la production de beaux livres, outre les grands formats donc, les Presses de l'Université Laval ont su réaliser de magnifiques ouvrages en divers formats. C'est ainsi que, pour une collection de fort jolis bouquins qui, hélas, ne semblent pas avoir le succès qu'ils méritent auprès d'une clientèle scolaire à laquelle ils étaient destinés, on retrouve le nom de David Karel pour signer *Peinture et société au Québec. I. 1603-1948*, une œuvre faite d'ailleurs en collaboration avec le Musée national des beaux-arts du Québec. Pour cette collection, Explorer la culture, « chaque ouvrage veut présenter une description d'ensemble mais succincte de l'évolution du secteur considéré, dans un langage accessible à tous les lecteurs désireux de s'y initier sans rechercher un savoir encyclopédique ou spécialisé ». Vivement, le deuxième tome! On peut regretter cependant que, pour plus d'homogénéité dans la facture des illustra-

tions ornant les couvertures de la collection, on n'ait pas retenu les services de la même artiste qui a conçu celles des deux autres titres de la série. Pour l'ouvrage sur la peinture, paradoxalement, l'illustration est certes moins heureuse.

Parlant de choix d'illustrations, une remarque pourrait être faite concernant, là aussi, la couverture de la jaquette de *André Biéler. Un artiste et son époque*. On a voulu conserver en reproduction l'œuvre qu'affichait l'édition de 1980. Sur l'image aux tons assourdis et aux formes trop morcelées, le regard est loin d'être sollicité. Mais il suffit de découvrir et parcourir déjà du regard les 400 pages qui forment ce volume pour en admirer la réussite d'ensemble.

La beauté d'un tel livre tient aussi – le public le sait moins – à la qualité d'impression. C'est encore aux imprimeurs JB Deschamps Inc. qu'on doit la sortie sous presse de ce bel ouvrage. En compétition avec quelque 2 000 concurrents à travers l'Amérique du Nord en 2005, JB Deschamps avaient d'ailleurs gagné un prestigieux Silver Award avec le *Rodolphe Duguay* dans la catégorie « beaux livres ».

Si les arts visuels semblent offrir un matériel tout désigné pour favoriser la création de beaux livres, combien de publications sur divers sujets savent maintenant profiter des nouvelles technologies pour en faire autant. Et plusieurs imprimeurs se s'équiper pour ce faire. C'est ainsi que Léo Jacques, directeur du développement aux Presses de l'Université Laval, invité à produire le catalogue de l'exposition inaugurale de la Grande Bibliothèque à Montréal, *Tous ces livres sont à toi*, avait fait appel à une plus jeune imprimerie de Québec, l'Imprimerie K2. Depuis, toujours à l'invitation de la BAnQ présidée par M<sup>me</sup> Lise Bissonnette, Léo Jacques réalisait le catalogue accompagnant l'exposition *L'Espace couleur de Robert Wolfe* et, tout récemment, celui de l'exposition *300 ans de manuels scolaires au Québec*. En feuilletant ce dernier, on ose espérer que les prochaines générations d'écoliers jouiront de manuels d'attraits comparables à ceux du catalogue – le fort tirage de livres scolaires permettant par ailleurs d'amoinrir les coûts unitaires d'impression. Et pour cette dernière raison, plus de livres d'art devraient être acquis par les institutions d'enseignement, ne serait-ce que pour favoriser aujourd'hui les « compétences disciplinaires ou transversales », du moins dans leurs bibliothèques. ◆

Lévis Martin



Allez-y voir!  
Allez-y voir!  
Allez-y voir!  
Allez-y voir!

[www.capauxdiamants.org](http://www.capauxdiamants.org)



LA REVUE QUÉBÉCOISE DU QUÉBEC  
CAP-AUX-DIAMANTS